



Extrait de : Mélia

PROLOGUE

Mélia

Mon corps vibre, une sudation excessive recouvre mon épiderme, des gémissements étouffés retentissent... un sursaut. La sonnerie de mon téléphone m'extrait du cauchemar qui rythme mes nuits depuis quelques mois. À moitié endormie, je décroche.

— Mmm oui ?

— Bonjour mademoiselle... gendarmerie d'Albertville.

Inutile qu'il précise la raison de son appel. Obtenir son permis est une joie immense pour toute personne normalement constituée. Liberté, autonomie, nouveaux challenges, la belle vie, quoi. Sauf que ce jour-là, je suis devenue la nouvelle personne à contacter en cas d'urgence. Le taux d'alcoolémie de mon père a une fâcheuse tendance à crever le plafond, alors quand il est trop ivre, ce dernier m'appelle à la rescousse. Tout de suite moins reluisant. Ma mère a tenu ce rôle jusqu'à leur

divorce, à mes treize ans. Les nuits en cellule de dégrisement ont été nombreuses par la suite, des collègues ou les rares amis qui n'avaient pas encore fui ont pris le relais. Le retrait de son droit à être un danger public sous couvert d'un papier rose l'a fait réfléchir. Il compte désormais sur les autres pour le sortir de la panade.

Un bar a récemment ouvert ses portes à un kilomètre deux cent de la maison pour être exacte, il y a pris ses quartiers. La voiture n'étant plus nécessaire, ses escapades se sont multipliées, mes sauvetages devenus beaucoup trop fréquents.

C'est la dernière fois que cela se produit, dans quelques heures, je rejoindrai la capitale. Le besoin de quitter mon passé afin d'embrasser un meilleur futur est devenu viscéral.

— Salut Mélia, suis-moi, il est là.

— Bonjour Matt.

Le sous-officier me connaît bien, j'étais déjà là le week-end dernier, le mois d'avant, et probablement tous les précédents. Les clés tintent contre les barreaux, s'insèrent dans la serrure afin de libérer ce qui ressemble à un homme endormi sur un banc de pierre. Débraillé, le coin de la lèvre orné de sang

séché, ses paupières lourdes de dépravation n'ont pas la force de se soulever. Avec qui s'est-il encore battu ?

— Papa. Papa, réveille-toi, je te ramène à la maison.

— Karine ?

Je ne m'offusque plus lorsque ce prénom trouble cette atmosphère lugubre, celui de ma mère. Lassée de son addiction et de ses tromperies, elle l'a quitté, laissant cette loque tourner en boucle depuis sur cet amour perdu. Il persiste à dire qu'elle restera l'unique dans son cœur, malgré toutes les maîtresses qui ont partagé son lit, puis les femmes de passage par la suite.

— Juste ta fille, Mélia. Viens, il faut rentrer maintenant.

Un grognement me rabroue, l'épaisse masse se redresse, tend ses jambes, cherche son équilibre. Le pincement au cœur habituel m'étreint, le voir dans cet état m'attriste. La culpabilité de lui fausser compagnie demeure plus forte que jamais, mais je ne peux plus. Ce poids est lourd à porter, sans compter les autres fardeaux qui ont pris place sur mes épaules. Qui s'occupera de lui quand je ne serai plus là ? Lui. Il n'aura plus que lui.

Je me gare devant la maison, réveille mon père qui a profité du trajet pour piquer un roupillon. Une fois dans sa chambre, son corps s'échoue sur le matelas, il restera ainsi jusqu'à avoir suffisamment déçu afin de s'offrir la douche de la lucidité.

C'est d'ailleurs le raffut dans la salle de bain qui m'oblige à me lever. Il est presque midi, j'étais censée prendre la route d'ici une heure et demie... je ne repousserai pas mon départ pour autant. L'alcool sobre me scrute de son regard penaud. Ses lèvres s'entrouvrent, il va encore s'excuser et me promettre de ne jamais recommencer. Me remercier peut-être aussi, quoiqu'il ait dû oublier.

— De rien. N'en parlons plus.

Je le devance. Entendre ses explications, ses mensonges, c'est au-dessus de mes forces aujourd'hui. Seule la fuite m'intéresse.

M'éloigner.

Cacher.

Oublier.

— Tu as faim ? Je vais te préparer à manger, demandé-je.

Je n'attends pas la réponse, l'atmosphère oppressante de ces lendemains de beuverie me pousse vers l'avant. Remplir l'espace, le temps, pour ne plus penser.

Le coffre rempli de sacs, la banquette arrière envahie de cartons, je m'enfonce dans le siège conducteur après avoir étreint mon paternel. Ses larmes m'ont achevée, je vais exploser si je ne démarre pas tout de suite. Huit cents mètres plus loin, je m'arrête, chez ma mère. Oui, mes parents habitent la même rue depuis trois ans, ce qui a rendu pratiques mes allées et venues. Une odeur de crêpes embaume l'intérieur, ses mains m'offrent une assiette en carton garnie de pâte cuite.

— Pour ton goûter.

Un sourire éclaire mon visage, une perle salée dévale ma joue. Elle va me manquer. Terriblement. Ses bras s'enroulent autour de mon corps secoué par l'émotion, le flot de tristesse contenu s'échappe.

— Ça s'est mal passé chez ton père ?

Bien que je ne parle pas, elle sait.

— Tu es encore allée le chercher, n'est-ce pas ?

J'opine de la tête tout en me reculant, efface de mes paumes l'eau qui ruisselle encore malgré moi.

— T'installer à Paris est la meilleure chose que tu pouvais faire. Ne culpabilise pas, il n'est plus un enfant, il est temps qu'il assume. Tout comme toi, tu mérites de t'envoler pour trouver le bonheur.

— C'est pas que papa...

— Je sais tout ce que tu as traversé, tu as déjà parcouru un bout de chemin. Pense à toi maintenant. Rien qu'à toi. S'il y a quoi que ce soit, tu sais que je suis là, hein ? Au moindre souci, je prends la voiture et je débarque, OK ?

— Ça ira, maman. Mes amis seront là, enfin, je vais chez eux, je ne serai pas seule. Tout va bien se passer.

Je me répète cette phrase dans ma tête, essaie de me convaincre de cette vérité. Pourtant, rien de pire ne pourra m'arriver, j'en suis convaincue. Paris me réserve peut-être des surprises.

Un dernier regard, un geste de la main, je démarre. Cap sur ma nouvelle vie !

CHAPITRE 1

Mélia

Paris. 16°. La lourde porte marron se dresse face à moi. La lumière du couloir perce à travers les carreaux épais alors que la nuit m'enveloppe à l'extérieur. Les réverbères sont éteints dans cette rue perpendiculaire à la route principale. Des gens promènent leur chien, sac à crottes à la main dans ce quartier bobo. Des femmes et des hommes parfaitement fringués pour faire chier des paillettes à leur toutou. Oui, les gens ici considèrent leur animal comme une personne, l'habillent d'un petit manteau fourré signé *Prada* afin de le protéger du froid. N'est-il pas formidable, mon doudou d'amour ? Ça va mieux, hein ? Il se sent plus léger ? Je pouffe avant d'écraser le bouton argenté de l'interphone, j'ai oublié mes clés.

Je m'engouffre dans le vaste hall quand le clic de la porte se fait entendre. J'opte pour le large escalier dont les marches sont recouvertes de moquette rouge. Une main courante en bois massif, dans les tons bruns, longe l'espace de chaque côté. L'autre option nécessite d'attendre l'ascenseur, minuscule, aux secousses équivalentes à un crash imminent. Sans moi.

Maëlle et Cédric m'hébergent au premier étage de ce bâtiment de style haussmannien depuis six mois. Un F3 dans le meilleur arrondissement de la ville, d'une surface de 70m². Le parquet ancien craque sous mes pieds, la décoration en bois blanc cérusé rend l'intérieur chaleureux. C'est grâce à ces amis du lycée que j'ai pu sortir de mon carcan. Nous nous sommes séparés quand Cédric est parti à la fac, à Lyon, dans le but de poursuivre ses études de médecine. Il est revenu travailler sur Albertville avant de décrocher un boulot d'urgentiste à la Clinique de la Muette, dans la capitale. Avec Maëlle, nous avons suivi le même cursus en management à Chambéry, puis elle est venue le rejoindre ici. Notre amitié n'a jamais faibli malgré la distance. La seule différence aujourd'hui, c'est que nous ne sommes plus que trois. Le groupe a éclaté il y a neuf mois, je n'ai plus de contact avec Noé.

Six mois déjà ! J'avais dit quoi ? Je me pose le temps de me requinquer, je cherche du boulot, mon chez-moi, je ne dérangerai pas longtemps. Mouais. J'avais oublié que j'étais à Paris, qu'il me faudrait vendre un rein afin de trouver un logement décent dans mon budget. J'ai dégoté le boulot, mais les loyers sont exorbitants. J'ai voulu tenter la colocation : là encore, entre jeunes fêtards, hommes seuls cherchant compagnie et vieille dame en détresse, j'étais loin de la tranquillité à laquelle j'aspire.

Mes amis ne me mettent pas à la porte, ils sont même très conciliants, néanmoins j'avoue que j'ai besoin de me retrouver, ne plus avoir à faire semblant. Ils ont été d'un grand soutien quand j'ai décidé de fuir les montagnes pour la grande ville, cependant, ils ont besoin d'espace pour leur couple. Ils travaillent souvent en décalé, sont hyper organisés, mais s'ils pouvaient passer le rare temps qu'ils ont ensemble, vraiment ensemble, ce serait mieux pour eux.

J'ai une visite ce matin, non loin de là, proche de mon travail. Je suis chanceuse, pas de métro, encore moins de RER, mes jambes me propulsent jusqu'au boulot tous les jours. Un petit quart d'heure de routine matin et soir que je ne changerais

pour rien au monde. Alors oui, voilà aussi pourquoi j'ai tant de mal à trouver un appartement, je suis exigeante.

Je récupère les clés dans le panier posé sur le meuble de l'entrée, puis referme derrière moi. Si je les oublie, je reste dehors ! Je l'ai découvert à mes dépens un jour où la porte a claqué. Les poignées ne se trouvent qu'à l'intérieur du logement, alors sans trousseau, impossible de rentrer !

— Hey, salut ! Comment vas-tu ?

Jules habite au troisième étage, avec Ezra et Matteo. Il partage régulièrement des soirées avec nous, c'est un véritable boute-en-train, je j'apprécie beaucoup. En revanche, je n'ai croisé Ezra que deux ou trois fois, c'est un bosseur. Quant au dernier colocataire, il est aux abonnés absents. Il a emménagé il y a un an, puis est reparti depuis plusieurs mois sans donner de nouvelles. Il paie son loyer, c'est tout ce qui importe. Du coup, pas de problèmes de nuisances, de bavardages intempestifs ou de conflits pour la bouffe, la télé, la musique ou le partage de la salle de bain.

— Coucou, souhaite-moi bonne chance, j'ai une visite !

Il croise les doigts, accompagne son geste d'un mot d'encouragement.

— Merde ! C'est la bonne cette fois, tu crois ? Tu vas arrêter de faire ta chieuse ?

— Je te rappelle que si je n'en trouve pas, c'est qu'il n'y en a pas là où je cherche. Le secteur est bouché ou hors de prix. On est à Auteuil, je te rappelle !

— Ou tu es trop difficile !

Chambrier est son jeu favori, je lui rends la pareille dès que l'occasion se présente. Mon majeur se détend dans sa direction, puis je descends les escaliers.

La chaleur étouffante du mois d'août m'accueille sitôt la porte passée. Mon jean me colle, mon débardeur s'humidifie au milieu du dos et sous les bras alors que je marche vers ma destination. J'ai dix minutes d'avance, par contre, le propriétaire n'est pas là. Je poireaute, commence à penser qu'il m'a plantée quand un homme d'une quarantaine d'années se pointe. Son regard sur moi me déplaît, j'en fais abstraction, lui offre mon plus beau faux sourire. J'ai besoin de cet appartement sinon « Monsieur j'ai une alliance à mon

annulaire, mais je mate tout ce qui passe » aurait fait les frais de mon honnêteté. Il me parle de la position idéale du logement, proche des quais de la Seine où je pourrais aller me « balader en amoureux, si vous en avez un ». Il tâte clairement le terrain. Se rend-il compte que je l'ai vu venir à trois kilomètres avec ses gros sabots ? Je me laisserais bien séduire... par ce logement situé à cinq minutes à pied du travail, surtout que j'ai l'argent qu'il faut de côté pour payer la caution hors norme. De plus, il me plaît vraiment. Cependant, le regard libidineux de mon nouveau, déjà ex, propriétaire quand nous entrons dans la chambre m'en dissuade. J'apprends dans la foulée qu'il habite juste au-dessus, je serai donc amenée à le croiser souvent. Bien sûr, je ne dois pas hésiter à monter le voir pour quelconque besoin. Ouais, chacun le comprend comme il veut, me concernant, c'est tout vu, je ne viendrai jamais habiter ici. Ma franchise se fait la malle quand je le laisse me recontacter pour me dire si je suis choisie ou pas.

Je rentre penaude après avoir acheté des emplettes pour la soirée qui s'annonce. Je range le tout, décide de me poser un peu. Le bruit de la mer me sort de mes pensées, les vagues annoncent l'arrivée d'un message. Jules.

[T'es chez toi ?]

[Je viens de rentrer]

[T'as deux minutes pour monter ? Je dois te parler de quelque chose]

[Ouh, ça a l'air sérieux ! Je risque quoi ?]

Méfiant ? Absolument ! Ce mec ne connaît pas la honte, il adore embarquer les autres dans ses délires alors que tout l'inverse me caractérise, je fuis les gens et les situations gênantes.

[Promis, rien de bizarre]

[Sûr ?]

[Presque...]

[Y a pas photo, tu sais me mettre en confiance]

[Je t'attends 😊]

Le troisième étage atteint, je prends une grande inspiration, puis toque à la porte. Son air grave me fait flipper, que me réserve-t-il ?

— Entre.

Je franchis le seuil, lui emboîte le pas jusqu'au canapé où je m'installe.

— Tu veux un truc à boire ?

— Putain, Jules, tu vas me dire ce que je fous là ?

— T'es un peu tendue, non ?

Tourner autour du pot l'amuse, un sourire farceur élargit ses lèvres.

— OK, OK. Bon, tu m'as bien dit que ta visite aujourd'hui était pour une coloc' ?

J'acquiesce.

— L'appart' t'a plu ?

Le récit de ma rencontre avec le propriétaire achevé, le soulagement se lit sur son visage. Il a visiblement une idée en tête.

— Tu n'iras pas même s'il te prend ? Enfin, je veux dire...

— Non... et encore moins, le coupé-je, devinant son esprit mal placé réfléchir à des éléments tendancieux.

— Parfait ! Donc, tu peux venir habiter ici !

CHAPITRE 2

Mélia

Je récupère la spatule, tourne la pâte mi-cuite, nous avons décidé de faire une soirée crêpes. Afin de gagner du temps, je les prépare en avance, chacun mettra sa garniture au dernier moment. Mes pensées sont restées deux étages plus haut, la proposition de Jules tourne en boucle dans mon esprit. Ezra s'en va, une chambre se libère, quelle aubaine ! Je serai toujours proche de mon boulot, de mes amis, en confiance auprès d'une personne que je connais. Seule ombre au tableau, l'inconnu qui est censé habiter la chambre voisine de celle que je pourrais occuper. Il a son mot à dire, sauf qu'il ignore tout. L'hypothèse d'un aménagement avec eux m'a mise en joie, je galère tellement depuis mon arrivée qu'un coup de pouce comme celui-ci ne se refuse pas. Tout repose donc sur lui. S'il disait non ? Si c'était un con ? S'il décidait de revenir ? De me pourrir la vie ? J'ose espérer que Jules ne m'aurait pas soumis cette idée s'il avait connaissance d'une potentielle opposition de la part de ce Mattéo.

Viande hachée, pommes de terre, jambon, champignons prennent place sur la table ronde où nous nous installons. Une bouteille de rosé se vide à peine le repas entamé. Jules reste muet sur l'aventure envisagée, peut-être a-t-il peur de froisser Maëlle et Cédric ? Sur ce point, il a conscience que l'annonce me revient.

La soirée se poursuit, les questions convergent désormais dans ma direction.

— Au fait, Méli, ça s'est passé comment, ta visite ?

Je me relance dans le récit, l'enthousiasme de la matinée envolé.

— Tu vas le rappeler quand même pour l'en informer ou tu attends que ce soit lui qui fasse le premier pas ?

Les rires fusent, Maëlle est toute fière de sa vanne, même moi, je rigole. C'est lorsque j'entends la sonnerie des messages de mon amie, identique à la mienne, que je réalise.

— Merde !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sans répondre, je me lève, vérifie les poches de mon jean, cherche partout sur les meubles, parcours la chambre, puis la cuisine comme une furie et me tourne vers Jules.

— Je crois que j’ai oublié mon portable chez toi.

— Tiens, les clés !

Il me lance le trousseau, accompagné d’un clin d’œil.

J’ouvre, dépose le jeu de clés sur le meuble de l’entrée, récupère mon portable caché sous un coussin. Il a dû glisser lorsque je suis venue tout à l’heure, j’ai la sale manie de le coincer à l’arrière de mes pantalons. Je positionne l’objet à côté du trousseau avant de me diriger vers les toilettes, une pause pipi s’impose. Ici, c’est atypique, il faut d’abord entrer dans une petite pièce qui sert de buanderie, dans laquelle de multiples étagères fixées au mur servent de stockage, avant d’atteindre son but. Un deuxième espace sur la droite, minuscule, séparé du reste par une porte en bois, renferme les sanitaires. Par réflexe, je referme derrière moi. L’absence de poignée ne m’alerte pas, mes doigts se faufilent entre le sol et le matériau à la peinture écaillée, tirent jusqu’à entendre un clic. C’est une habitude partout où je vais, je dois être enfermée dans les toilettes, c’est également le cas de la salle de bain.

Un excès de pudeur que je regrette déjà. La pièce est exigüe, j'ai à peine la place de descendre mon jean. Mes genoux touchent la porte alors que je tente de m'asseoir, j'opte en définitive pour une position à moitié debout en prenant garde de ne pas me pisser dessus. C'est du sport ! *Messieurs, vous ne savez pas la chance que vous avez !*

Un doute m'assaille lorsque mes yeux se posent sur la poignée. Ou plutôt sur l'absence de barre en laiton, objet indispensable pour sortir d'ici. J'ai tiré la porte à fond, le pêne s'est encastré dans le mur. Je sais déjà que je suis bloquée, mais je tente quand même de pousser le battant. Non, non, bien bloquée dans des chiottes d'un mètre carré, sans portable, sans outil. *Allez, respire, t'énerver ne servira à rien. Garde la tête froide. Réfléchis.* Le temps s'écoule sans que j'aie conscience du nombre de minutes passées. Tout ce que je sais, c'est que j'ai chaud, très chaud. Je dégouline même. Pourquoi les autres ne sont-ils pas montés ? Des coups portés à l'entrée me font sursauter.

— Mélia ? Tout va bien ?

Au fond du gouffre, je hurle aussi fort qu'eux afin de me faire entendre à travers l'épaisseur des murs. Mes explications

provoquent l'hilarité, j'enrage. Qui aurait envie de rire dans ces conditions ? D'autant plus que le seul jeu de clés disponible est celui que j'ai posé à l'entrée. Unique solution, appeler un serrurier pour qu'il puisse m'extirper de là. J'entends Cédric négocier avec le professionnel au téléphone.

— Il sera là dans une heure, pas avant. Faut que tu tiennes bon !

Ils sont marrants, comme si j'avais le choix ! En attendant, ils sont tous retournés poursuivre la soirée. Je balaie la pièce du regard, m'arrête sur un tableau représentant un lac au milieu des montagnes, un coucher de soleil en arrière-fond. Une idée germe dans mon esprit, je décroche la peinture du mur et entreprends de l'ouvrir. J'espère récupérer une pièce, un morceau de... quoi ? Quelque chose ! Je ne suis pas très patiente parfois, puis ma fierté me souffle que je peux me tirer de là toute seule. Bingo, à force de persévérance, j'arrache une pâte qui tenait le derrière du cadre, improvise un tournevis. C'est une vieille serrure sans cylindre, elle est robuste, mes efforts sont vains.

J'entends la porte d'entrée s'ouvrir. *Ah, le serrurier est là !* Puis le silence. Euh, pourquoi personne ne vient me délivrer ?

Ils savent où je suis pourtant. Ils me font mariner ? Ou une blague ? Ils ont récupéré les clés, puis se sont barrés ? De multiples scénarios possibles se dessinent dans mon esprit, j'interpelle malgré tout. Quelqu'un s'exprime à voix basse, ce qui signifie qu'ils sont encore là. Je range innocemment la pâte dans le cache du tableau et refixe le tout. Ni vue ni connue. Des pas se rapprochent. Je suis assise sur le rebord des toilettes, en biais, quand on abaisse la poignée de l'autre côté. C'est le serrurier qui vient m'ouvrir ? Ma foi, pourquoi pas. Je me précipite dans le salon pour respirer un peu mieux avant de me retourner. Monsieur, je fais la gueule, me fait face. Dure soirée, peut-être ?

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

